

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO 3 AVRIL 1897

LA CAGE DE CUIR

PREMIÈRE PARTIE

Le Montreur d'Ours

VI

(Suite)

—*Auf seite schweine pelz!* hurla le cocher furieux. (Gare donc ! peau de de cochon !)

La nuit était venue.

Sur la neige, courbé en deux, portant besace, un vieux minable se traînait.

Pendant la durée d'un éclair, sa figure ridée et falote, sa barbe blanche et ses yeux clairs, des yeux de fou, passèrent dans la lueur éclatante des lanternes du traîneau.

Dans ces yeux-là, à coup sûr, flambait une haine intense.

Puis, tout retomba dans le noir opaque, l'ombre en loques était déjà loin !..

Pareil au hululement lugubre d'un chat-huant, un cri lamentable semblait poursuivre le traîneau.

—*Du auch! Du auch!* Toi aussi! Toi aussi! hurlait le fou, bousculé par le coup d'épaule de l'un des chevaux et qui était à peine remis de sa douleur.

—Tiens! s'était écrié M. de Malthen, serrant les dents et avec un accent d'invétérée rancœur, c'est cette vieille canaille d'Hermann Pluck! Il n'est donc pas mort?

—Non, Excellence, répliqua Conrad, il traîne partout. Il respire toujours.

—Il faut qu'il ait la vie bien dure!!!

—Oui, effectivement, chevillée en cette vieille carcasse!

On se souvient d'Hermann Pluck, le régisseur.

C'était bien lui qui, avec une patience de forçat, prenant des précautions de fauve, avait limé la chaîne de la caisse.

C'est lui qui avait préparé l'accident, et bien préparé, tandis que tout était en fête dans l'intérieur des mines.

Son maître, on se le rappelle aussi, l'avait prévenu qu'il eût à rendre gorge...

Le comte mort, l'intendant gardait le fruit de ses rapines et de ses vols.

Oui! Mais voilà! ce solde de tout compte si bien arrangé, mis au point, et qu'il se croyait déjà en mains, lui échappait de par la fatalité des choses.

Et, ainsi qu'on va le voir, son crime se retournait contre lui.

Tout d'abord la voix publique l'accusait, et il était arrêté.

Dix-huit mois de prison préventive, durant lesquels la plus minutieuse instruction ne parvenait pas à faire la lumière sur cette affaire.

Hermann Pluck avait bien pris ses précautions.

Impossible de démontrer qu'il avait, pendant la matinée du crime, quitté les environs de Lekno.

Personne ne pouvait témoigner contre lui, personne ne l'avait vu rôder autour des puits des mines de Yalka.

C'était bien, quant au crime.

Mais dès le début de sa convalescence, son ancien maître, le comte était bien sûr de la main qui l'avait frappé, son ancien maître, disons-nous, n'avait pas manqué de déposer contre lui la mieux formulée des plaintes.

Des comptes de bois prouvaient nettement la culpabilisé d'Hermann Pluck. Et, sa prévention terminée, on instruisait son affaire de vol.

Cinq ans de prison... et la restitution de tout ce qu'il avait pu prendre à tort, de tout ce qu'il avait justement touché.

C'était l'épouvantable ruine, complète, absolue!

Oh! le comte de Malthen s'était bien vengé, le poursuivant de son implacable haine!

La maison qu'autrefois habitait Hermann Pluck appartenait naturellement à son maître.

Un soir d'hiver un homme vieilli, misérablement vêtu, souillé de tous les opprobres, arrivait à pied à Lekno, venant de Posen.

C'était encore l'inexorable froid, et péniblement il marchait sur la neige durcie.

Ce misérable pauvre, ce loqueteux courbé et cassé, c'était Hermann Pluck, sortant de la prison de Posen, où il venait de passer sept mortelles années.

Avant ses crimes, ses vols et ses assassinats, Hermann Pluck était riche.

Point beau, d'une flandreuse laideur, d'un blond fade, il était parvenu à épouser une créature jeune et fraîche, très fière de s'appeler "Mme Pluck", "maîtresse Pluck" et d'être la femme du régisseur de la vaste et fastueuse seigneurie de Lekno.

Elle était avide et coquette et son aveuglé mari ne voyant que ses charmes, ses grâces, s'en montrait absolument fou.

Fou également d'une fillette de quatorze ans, plus jolie encore que sa mère; la nature a fréquemment de ces bizarreries.

D'abord, dans la prison de Posen, la vie avait été cruelle. Les Allemands ne sont pas tendres... Féroces pour les prisonniers... de quelque nature qu'ils puissent être.

Obligé de fabriquer des chaussons de lisière, et ne recevant la traditionnelle *boule de son* que la tâche *ultra vires* terminée.

Donc, ainsi que les gens qui souffrent beaucoup, il avait beaucoup maigri, beaucoup vieilli!

Tout d'abord, dans les premiers temps, il avait reçu de fréquentes lettres de sa femme.

Puis les lettres étaient devenues plus rares. Enfin, elles avaient complètement cessé, et il ignorait depuis lors ce qu'Edwigo, sa femme, Bertha, sa chérie, Bertha, celle qu'il appelait "la joie de ses yeux" étaient toutes deux devenues?

Et voilà qu'à la tombée de la nuit, il atteignait enfin le petit village de Lekno, tout proche du château, ce petit village où il avait régné en dur et souverain maître!

La maison où devaient se trouver la mère et la fille, où était-elle? A l'extrémité du village, une jolie maison isolée, avec grille devant la porte, une maison en briques rouges!

La maison avait disparu. A sa place poussait un touffu bois de sapins de cinq à six pieds de haut.

Il s'était trompé, il avait la berlue, ses yeux s'affaiblissaient, venaient de le trahir.

Et il demanda à une femme du village, une jeune qu'il ne connaissait pas:

—Pouvez-vous m'indiquer la maison d'Hermann Pluck?

—Vous dites?

—Je ne me trompe pas... l'ancienne maison d'Hermann Pluck.

—Je ne connais pas ça dans Lekno. Vous devez vous tromper, mon pauvre vieux!

Un glacial désespoir l'envahissait.

—Non. Je ne me trompe pas, insista-t-il, baissant sa tête branlante, Hermann Pluck, l'ancien régisseur du comte de Malthen.

—Ah! oui! En effet, j'oubliais. Il y a si longtemps. Une canaille! Un voleur! Si dur au pauvre monde! Eh bien! M. le comte a fait démolir sa maison. Et à la place... oui, c'est bien ici, on a planté ce bois de sapins!

—Et Mme Pluck, la femme d'Hermann Pluck? en sa tremblante voix, montaient maintenant des larmes, et sa fille, la petite Bertha, qui était si jolie?

—La mère est partie un beau matin... on ne sait où, quand on a démoli la maison. La fille est à Posen, à ce qu'on dit.

—A Posen! A Posen! Et qu'est-ce qu'elle peut bien faire à Posen?

—Rien de bon à ce qu'on affirme...

Alors, se traînant, car il succombait sous le poids de la honte et du malheur, il avait cherché un refuge.

Par la porte entr'ouverte d'une grange, il s'était faufilé, se couchant sous une meule de foin, et toute la nuit il avait répété, sentant la folie du désespoir l'envahir:

—A Posen!... A Posen!...

Au petit jour, en un sommeil de plomb, il tombait enfin dans l'oubli!

Cruel réveil!

Un domestique le trouvait tapi dans sa cache.

—Qu'est-ce qu'il fait là celui-là? Et hou! hou! le mendiant! Ça fume... Ça s'endort... Et ça mettra le feu chez nous!

Et tous les valets de ferme, les hommes d'écurie, les bouviers, d'accourir, qui avec des bâtons, qui des balais, des fourches!

Et un vieux, qui depuis des années était attaché à la ferme, ne s'avisait-il pas de le regarder sous le nez, et le reconnut, ma foi oui!

Et de s'écrier aussitôt:

—Mais, *zum Teufel*, c'est cette vieille canaille d'Hermann Pluck! Ah! gredin! tu nous en as fait de la misère!

Alors, ce fut du délire!

Les petits ne pardonnent jamais!

On lâcha les chiens!...

Et Hermann Pluck, mordu, déchiré, battu, roula sur la neige, qu'il rougit de son malheureux sang!...

Quand on l'eût assez torturé, en paquet, dehors on le jeta, l'accompagnant d'un concert de malédictions et d'injures!...

Longtemps il demeura là, attendant la mort, mais sa chienne de vie était durement cramponnée à sa vieille carcasse!...

Et il avait fini par se relever et par se traîner le long des routes. Les morsures, les coups, les sentait-il encore?